de son égoïsme, il sent enfin ce noble instinct de la nature humaine, le besoin du dévouement, du sacrifice, il s'élançait avec avidité vers la régénération morale, vers la pénitence, vers le martyre, heureux d'échapper à l'anéantissement par la douleur. Mais ce noble penchant n'existe pas seul dans l'homme; l'habitude, l'amour du bien-être, l'indolence, l'égoïsme insoucieux, le froid bon sens, toute la partie prosaïque de l'âme, ne cède pas une victoire incontestée : il y a lutte, combat acharné dans l'individu ; cette opposition éclatera dans la littérature : elle aura son Paulin et son Ausone, son Symmaque et son Ambroise.

D'autres idées, d'autres sentiments encore agitaient cette société : la terreur qui s'élançait avec les barbares des rives du Rhin et du Danube, le pressentiment d'une grande catastrophe, la triste conscience de la décrépitude d'un peuple, l'illusion de quelques-uns, le découragement des autres, la décroissance de tous, un despotisme faible et cruel, une lâche et perfide servitude, tels seraient peut-être les principaux traits qu'offrirait à l'historien cette littérature mourante. Il ne m'appartient pas de dire d'une manière précise quels résultats il aurait trouvés ; mais du moins il aurait trouvé quelques résultats ; il aurait fait l'histoire des idées plutôt que celle des hommes.

Or, je regrette que, dans l'ouvrage de M. Collombet, la multitude des détails, la fidélité des biographies, en un mot les scrupules érudits du savant nuisent un peu à cette vue philosophique de l'ensemble : il y a confusion à force de richesse. Ce livre ne m'apparaît pas comme la végétation naturelle d'une idée qui aille se développant, se ramifiant, depuis le tronc jusqu'à l'extrémité des branches : on sent qu'il s'est formé par juxtaposition, par une sorte d'agréation : c'est un minéral, mais un minéral précieux.